NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

102 N° 3 1980

Actualité d'Origène. rapport de la foi et des cultures. Une théologie en recherche

Henri CROUZEL (s.j.)

p. 386 - 399

https://www.nrt.be/en/articles/actualite-d-origene-rapport-de-la-foi-et-des-cultures-une-theologie-en-recherche-1007

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Actualité d'Origène

RAPPORTS DE LA FOI ET DES CULTURES

UNE THÉOLOGIE EN RECHERCHE *

Le Professeur Hanson a donné sous ce titre au premier Colloque origénien de Montserrat en septembre 1973 un exposé qui a été publié en français [1]. Celui qui va suivre reprend le même titre, mais insistera sur d'autres aspects, car ce sujet peut prêter à des développements divers. R. Hanson a parlé de l'utilisation par Origène de la pensée philosophique, de son attitude à l'égard de l'Ecriture opérant une certaine démythologisation de la lettre et de l'eschatologie, puis a terminé sur l'idée de Dieu éducateur. Nous allons voir l'actualité d'Origène sur deux points qui sont à la mode, au moins dans l'intelligentzia catholique de l'après-concile.

Le premier concerne le rapport de la foi et des cultures. Il recouvre un peu ce que dit R. Hanson à propos de la philosophie grecque, puisqu'elle est l'aspect principal de la culture du temps telle qu'elle se présentait à Origène. Mais substituer « culture » à « philosophie grecque » n'est pas sans conséquence, car si R. Hanson remarque avec raison que la philosophie et la métaphysique n'ont guère bonne presse près des « étudiants en théologie et de certains professeurs de théologie de notre temps » qui « sont enclins à penser que les événements qui sont survenus au-delà d'une centaine d'années ne peuvent guère avoir un intérêt ou une signification pour eux » [2], on se montre au contraire très attentif à la christianisation des cultures ou, en prenant cette expression dans l'autre sens, à l'« inculturation » du christianisme. L'attitude d'Origène à l'égard de la philosophie grecque peut paraître exemplaire pour les hommes du XX^e^ siècle en présence des différents apports culturels de leur temps.

Le second point qui sera examiné concerne la recherche théologique, c'est-à-dire une théologie qui ne se contente pas de répéter les enseignements du passé, mais qui, s'insérant dans la « tradition », conçue comme un courant ou un développement selon les conceptions, entre autres, du Cardinal Newman, s'efforce de répondre aux problèmes de son époque et d'assimiler, en pleine fidélité au

* Conférence prononcée au Congrès patristique d'Oxford en septembre 1979.

1. Dans *Etudes théologiques et religieuses* 52 (1977) 185-195.

2. *Ibid.*, p. 185.

message du Christ, les éléments positifs qui proviennent de la culture profane du temps. Là aussi Origène peut être pour nous un modèle.

*
* *

La rencontre de la révélation juive et chrétienne avec la philosophie grecque est un thème favori des deux grands prédécesseurs alexandrins d'Origène. Philon y consacre le *De congressu eruditionis gratia*, c'est-à-dire l'exégèse de *Gn 16*, 1-6, l'épisode de Sara conseillant à Abraham de prendre Agar pour concubine [3] ; il y revient par de multiples allusions dans d'autres œuvres [4] et cela montre qu'il ne s'agit pas chez le théologien juif d'un développement accidentel et passager, mais d'une préoccupation constante que manifeste par ailleurs l'ensemble de sa production littéraire et son exégèse. A la suite de Philon, dont il reprend parfois presque littéralement les termes, mais en les développant et les adaptant à la situation nouvelle créée par la venue du Christ, Clément traite la même question dans le premier *Stromate* et dans une partie du sixième [5]. Origène s'insère donc dans une tradition surtout représentée dans sa ville natale. Mais il est moins enthousiaste que Clément envers la philosophie hellénique : il n'en fera pas comme son prédécesseur un Testament donné aux Grecs comme la Bible aux Juifs et sera plus réticent sur le salut qu'elle apporte : bien des jugements qu'il exprime à son sujet sont durs. Mais il possède une grande érudition philosophique et il l'utilise largement, comme le montrent non seulement le *Traité des Principes* et le *Contre Celse*, mais encore les *Commentaires*. Il enseigne la philosophie, comme nous en assurent Eusèbe et le programme décrit par Grégoire le Thaumaturge dans son *Remerciement à Origène* [6]. Certes, Tertullien lui-même, malgré tant de déclarations agressives, a une bonne formation philosophique et ne dédaigne pas d'en faire usage. Mais il ne nous présente guère de réflexion positive sur l'utilisation de la philosophie par les chrétiens, à la différence de ses contemporains d'Alexandrie.

Origène, comme Clément avant lui, souligne fréquemment, ne

3. Edition M. ALEXANDRE dans R. ARNALDEZ-J. POUILLOUX - Cl. MONDÉSERT, *Les Œuvres de Philon d'Alexandrie*, 16, Paris, 1967.

4. *De Cherubim* 3-10 ; *De Posteritate Caini* 130-137 ; *De Gigantibus* 60-61 ; *De Confusione Linguarum* 34 ; *De Vita Mosis* I, 21-24 ; *De Mutatione Nominum* 229.

5. Edition O. STÄHLIN dans *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller* (*GCS*), volume II des œuvres de Clément, 3e éd. par L. FRÜCHTEL, Berlin, 1960. Texte et traduction française du *Stromate I* par M. CASTER, avec introduction de Cl. Mondésert, dans *Sources Chrétiennes* 30, 1951.

6. Edit. H. CROUZEL, *Sources Chrétiennes* 148, 1969.

l'oublions pas, l'insuffisance de la philosophie [7]. Il critique les philosophes, même Platon, à partir de son christianisme. S'il a en grande estime l'idéal moral du philosophe et son amour de la vérité, il lui reproche de ne pas rapporter ses actions à Dieu en lui en rendant grâce : Philon et Clément le blâment pareillement pour la φιλαυτία, l'« amour de soi-même », qui met en péril toutes ses vertus. En outre Origène dénonce dans l'attachement du philosophe à son système une véritable idolâtrie, et le *Remerciement à Origène* [8] illustre remarquablement cet aspect de la doctrine du maître. La philosophie est incapable de donner une vraie connaissance de Dieu qui puisse sauver, elle ne sait pas guérir les hommes du seul mal qui compte, le péché, sa puissance de conversion morale est faible, en elle le faux est mêlé inextricablement au vrai. A lire Origène, ses homélies aussi bien que le *Contre Celse*, les rapports du Christianisme et de la philosophie païenne sont tout autre chose qu'iréniques. Le mépris des philosophes pour sa foi atteint Origène au plus profond de sa sensibilité religieuse. Mais de son côté, les rapports des chrétiens avec la philosophie sont symbolisés par des sièges de forteresses, Hébron, Hésébon, Jéricho : la comparaison n'est pas plus pacifique.

La doctrine d'Origène sur l'utilisation que le chrétien va faire de la philosophie est surtout exprimée par quelques exégèses allégoriques dont certaines deviendront fameuses et seront répétées pendant tout le moyen âge. Josué est une des principales figures du Christ, surtout à cause de leur communauté de nom : en effet son nom est reproduit par la Bible grecque sous la forme Ἰησοῦς, Jésus. Lorsque « Jésus, fils de Navé », c'est-à-dire Josué, arrive avec les Hébreux devant Jéricho, c'est « mon » Jésus qui paraît devant la cité des philosophes, précédé par les prêtres, ses apôtres, sonnant de leurs trompettes, les écrits du Nouveau Testament, et les murs de la cité des philosophes s'écroulent [9]. Mais la comparaison s'arrête là : l'anathème dont est frappée la Jéricho chananéenne par la volonté de Iahvé, obligeant les vainqueurs à tout détruire sans rien conserver, forcerait Origène à un parti qui, malgré ses formules belliqueuses, serait trop contraire à sa pensée. Le lingot d'or soustrait à la destruction par Achan ne représente que les doctrines perverses cachées sous un beau langage ou l'idolâtrie qui se dissimule dans les vers des poètes [10], mais non la philosophie dans son ensemble. Il est donc permis aux disciples de Jésus de butiner dans la Jéricho

7. Pour toute cette première partie voir H. CROUZEL, *Origène et la philosophie*, Paris, 1962, surtout les p. 139-165.

8. Voir note 6.

9. *Homélie sur Josué* VII, 1 : édit. A. JAUBERT, *Sources Chrétiennes*, 71, 1960, p. 194-197.

10. *Ibid.* VII, 7 : p. 214-217.

des philosophes pourvu qu'ils le fassent avec discernement et prudence.

On aurait pu s'attendre à ce qu'Origène, pour montrer que quelque chose peut être sauvé de la cité des philosophes, ait interprété en ce sens le personnage de Rahab, la courtisane chananéenne, qui fut la seule à être épargnée avec sa famille parce qu'elle avait accueilli les espions de Josué. Mais Rahab, qui figurera dans la généalogie matthéenne parmi les ancêtres de David et du Christ, reçoit une signification plus large qui contient implicitement la nôtre : c'est la Gentilité qui vivait dans la débauche jusqu'au jour où, ayant accueilli les apôtres de Jésus, elle devient l'Eglise des Nations [11]. Mais si Abraham ne peut donner Sara, la Vertu, à Abimélech, le roitelet philistin qui figure le philosophe honnête et qui la désire, Jésus le fera, et la Vertu, qui ne fait qu'un, comme chez Philon, avec la Sagesse, passera à l'Eglise des Nations. Alors tout ce qu'il y a de positif dans l'héritage de la philosophie sera transmis au Christianisme. La femme et les servantes d'Abimélech, c'est-à-dire « la philosophie naturelle » et « les raisonnements de la dialectique, divers et variés selon les écoles », seront guéries par Jésus de leur stérilité et « engendreront des fils à l'Eglise : c'est en effet le temps où la stérile enfante » [12].

Deux exégèses surtout sont fameuses. D'abord celle de la « belle captive », dont le Père H. de Lubac a étudié la postérité médiévale [13] : *Dt 21*, 10-13 ordonne au guerrier qui veut épouser sa prisonnière de lui raser la tête et de lui couper les ongles, c'est-à-dire, explique Origène, avant d'utiliser ce qu'il a pris aux philosophes, le chrétien doit en détacher ce qui est mort et inutile [14]. La seconde est celle des « dépouilles des Egyptiens », développée dans la *Lettre à Grégoire* [15]. Origène a exhorté son élève à utiliser la philosophie et les disciplines encycliques comme les auxiliaires de la science chrétienne et il s'explique ainsi : avant de quitter l'Egypte les Hébreux ont pris à leurs voisins toute sorte d'objets pour construire le Tabernacle de Iahvé [16], ainsi le chrétien se servira de tout ce que la philosophie a d'utilisable pour bâtir la « divine philosophie » du Christianisme. Irénée [17] avait déjà donné de ce texte une explication plus large qu'il disait tenir d'un presbytre, un disciple immédiat des apôtres : les dépouilles des Egyptiens représentent

11. *Ibid.* VII, 5 : p. 206-209.
12. *Homélie sur la Genèse* VI, 2-3 : édit. L. DOUTRELEAU, *Sources Chrétiennes* 7 bis, 1976, p. 186-193.
13. *Exégèse Médiévale*, tome I, Paris, 1959, p. 290-304.
14. *Homélie sur Lévitique* VII, 6 : édit. W. BAEHRENS, GCS VI, 390, 23.
15. P. 188-191 : voir note 6.
16. *Ex 11*, 2 ; *12*, 35.
17. *Contre les Hérésies* IV, 30 : édit. A. ROUSSEAU, *Sources Chrétiennes* 100/2, 1965, p. 771 ...

pour lui tout ce que le chrétien reçoit de la civilisation ambiante. Clément avait lui aussi mentionné cet épisode, mais sans l'allégoriser [18].

Origène ne s'oppose pas à ce que de jeunes chrétiens suivent les leçons de maîtres païens, pourvu qu'ils aient les moyens de dépasser cet enseignement et de l'intégrer dans une perspective chrétienne [19]. En effet la formation intellectuelle figurée par les sages-femmes de l'Exode [20], allégorie d'origine philonienne [21], peut produire le bien comme le mal [22]. L'étude de la philosophie et des sciences que représentent encore les épouses étrangères et les concubines des patriarches a un but apologétique : elle montre aux âmes qui doutent la supériorité du Christianisme et permet de le défendre contre les attaques païennes [23]. En effet une grande connaissance de la philosophie est nécessaire au chrétien cultivé pour justifier sa foi devant celui qui lui en demande compte et juger avec compétence, en fonction d'elle, les doctrines qui lui sont étrangères. Comme Moïse rencontrant Pharaon « près des eaux » [24], il faut être capable de réfuter le philosophe sur son propre terrain, qui est philosophique, et, comme Samson qui lance dans les récoltes des Philistins des renards attachés deux par deux par la queue et portant des torches enflammées, pouvoir détruire les uns par les autres les arguments des adversaires [25]. Mais le rôle des sciences profanes doit être uniquement celui de servantes : la connaissance de Dieu vient au chrétien d'une source bien supérieure [26]. Que tout cela sorte de la pratique d'Origène, nous le savons par Eusèbe : après avoir abandonné l'enseignement de la grammaire, liquidé sa bibliothèque et renoncé ainsi aux sciences profanes [27], Origène y revient poussé par les exigences apostoliques de son enseignement et se met même à l'école d'Ammonios Saccas, le principal philosophe alexandrin du temps, qui sera le maître de Plotin et le père du néo-platonisme [28].

Mais l'étude de la philosophie païenne présente pour le chrétien,

18. *Stromate I,* XXIII, 157, 2-3 : édit. CASTER (voir note 5), 157.
19. *Contre Celse* III, 58 : édit. M. BORRET, *Sources Chrétiennes* 136, 1968, p. 136-137.
20. *Ex 1,* 15-21.
21. *Quis rerum divinarum heres sit,* 128 : édit. M. HARL, *Œuvres de Philon,* 15 (voir note 3), p. 229-231.
22. *Homélie sur l'Exode* II, 2 : trad. P. FORTIER, *Sources Chrétiennes* 16, 1947, p. 94-95.
23. *Homélie sur la Genèse* XI, 2 : p. 282-285 (voir note 12).
24. *Ex 7,* 14-25 : *Homélie sur l'Exode* IV, 9 : p. 133 (voir note 22).
25. *Jg 15,* 4 ss : *Commentaire sur le Cantique* III (IV), édit. BAEHRENS, *GCS* VIII, 239, 16.
26. *Homélie sur le Lévitique* V, 7 : édit. BAEHRENS, GCS VI, 347, 14.
27. *Histoire Ecclésiastique* VI, III, 8 : édit. G. BARDY, *Sources Chrétiennes,* 41, 1955, p. 88-89.
28. *Ibid.* VI, XVIII, 3-4, p. 112-113 ; VI, XIX, 1-14, p. 113-117.

si elle n'est pas menée avec le discernement nécessaire, un grave danger, celui de tomber dans l'hérésie, qui n'est pas autre chose que le fait de soumettre l'Ecriture à la méthode philosophique sans sauvegarder la primauté de la Parole de Dieu : que ce péril n'ait pas été chimérique au temps d'Origène, les sectes gnostiques en sont la preuve. Le projet fondamental de l'hérétique est, selon Origène, le même que celui du philosophe, un projet idolâtre : comme le philosophe l'hérétique adore les constructions de son esprit [29], mais, comme il essaie de garder une fidélité extérieure aux Ecritures, il met dans sa tente, comme Achan, le lingot d'or de Jéricho et souille toute l'Eglise du Seigneur [30]. Comme le faux prophète de l'Ancien Testament, l'hérétique n'exprime pas les paroles de Dieu : il parle de son propre cœur, tout en présentant ses pensées comme celles de Dieu [31]. La *Lettre à Grégoire* [32] exprime cela par l'histoire d'Hadad l'Iduméen, appelé par la Septante Ader, ici confondu en un seul personnage avec Jéroboam, l'auteur du schisme des dix tribus [33]. Hadad a quitté le pays d'Israël et le sage Salomon figurant la Sagesse de Dieu, il est parti pour l'Egypte, la terre du paganisme : il n'est revenu en Israël que pour provoquer le schisme dans le peuple et construire des génisses d'or à Béthel, la « Maison de Dieu », symbole des Ecritures, et à Dan, près des frontières païennes. Tel est le drame de bien des chrétiens plongés dans l'étude des sciences helléniques, car « nombreux sont les frères de l'Iduméen Ader », ceux pour qui la philosophie devient la mère des hérésies, idée assez fréquemment répétée aux II[e] et III[e] siècles et qui est spécialement illustrée dans l'*Elenchos* attribué à Hippolyte.

Origène se montre donc assez pessimiste sur l'emploi de la philosophie par les chrétiens, non pour en proscrire l'usage, car son correspondant Grégoire a été longuement initié par lui aux disciplines grecques, mais pour l'avertir qu'il doit user de prudence et surtout garder bien chevillé dans son cœur, au milieu même de ses études profanes, l'amour exclusif de l'unique Sagesse de Dieu, le Christ. Après avoir décrit les prélections de textes philosophiques faites par Origène à ses élèves et souligné le soin avec lequel il y séparait le vrai du faux, le Thaumaturge ajoute : « A ce sujet il nous conseillait de ne nous attacher à aucun philosophe, même à celui qui aurait auprès de tous les hommes une grande réputation de sagesse, mais à Dieu seul et à ses prophètes [34]. » Et c'est pourquoi Origène

29. *Homélie sur Ezéchiel* VII, 2 : édit. BAEHRENS, *GCS* VIII, 392, 9.
30. Voir note 10.
31. *Homélie sur Ezéchiel* II, 2 : *GCS* VIII, 342, 16.
32. P. 190-193 : voir note 6.
33. *1 R 11-12.*
34. *Remerciement à Origène* XV, 173 : p. 168-169 (voir note 6).

faisait lire des passages provenant de tous les auteurs pour empêcher ses auditeurs de s'attacher à une seule école ou à un seul système [35]. Le roi Salomon malgré sa sagesse a été égaré par ses multiples épouses étrangères, qui représentent autant de philosophies et l'ont entraîné dans leurs idolâtries respectives. Il n'a pas su dire comme dans *Ct 6*, 8-9 : « Il y a soixante reines et quatre-vingt concubines et des jeunes filles sans nombre, mais une seule est ma colombe, ma parfaite, elle est l'unique de sa mère, l'unique de celle qui lui a donné le jour [36]. » Pour rester fidèle à l'unique doctrine du Christ au milieu des études profanes de toute sorte il faut le soutien de la grâce divine [37]. Et on doit aussi prendre garde au scandale des faibles, à ne pas entraîner par son exemple dans cette étude des frères dont la foi ne pourrait résister [38].

Le but principal de l'étude de la philosophie est l'édification d'une philosophie chrétienne, c'est-à-dire de la théologie. Après avoir détruit Hésébon, la « cité des pensées », le chrétien ne la laisse pas en ruines, mais la reconstruit à sa manière en utilisant les matériaux qui lui conviennent dans ce qui reste de la ville démolie [39]. Celse accuse les chrétiens de bannir toute sagesse, interprétant mal des textes pauliniens : Origène établit l'existence d'une vraie sagesse chrétienne dont l'Ecriture est la source et le critère suprême de jugement, l'Ecriture considérée selon son sens profond, sa *volonté* (βούλημα), et non l'Ecriture utilisée pour servir de paravent à des opinions toutes personnelles [40]. Les sciences et les méthodes helléniques y aideront, mais l'aspect intellectuel de cette nouvelle sagesse reste second devant l'aspect spirituel et mystique, car son objet, c'est la compréhension des mystères divins contenus dans les Ecritures. Telle est la « divine philosophie » que la préface du *Commentaire sur le Cantique* décrit selon les divisions de la philosophie profane [41], tel est le « christianisme » construit avec l'aide de la philosophie et des sciences encycliques auquel, d'après la *Lettre à Grégoire* [42], Origène voudrait voir son disciple s'adonner.

La rencontre d'Ambroise, cet homme riche et instruit qui s'était tourné vers la gnose valentinienne parce qu'il ne trouvait pas dans la Grande Eglise la nourriture intellectuelle qu'il recherchait et la réponse à des problèmes qui étaient surtout ceux qui se posaient

35. *Ibid.*, XIII, 151-157 : p. 158-161.
36. *Homélie sur les Nombres* XX, 3 : trad. A. MÉHAT, *Sources Chrétiennes* 29, 1951, p. 403.
37. *Homélie sur les Juges* II, 3 : édit. BAEHRENS, *GCS* VII, 477, 4 ; *Homélie sur le Lévitique* XII, 5 : *GCS* VI, 463, 9.
38. *Homélie sur les Nombres* XX, 3 : p. 401-402 (voir note 36).
39. *Ibid.*, XIII, 2 : p. 263.
40. Nombreux textes dans le *Contre Celse*.
41. P. 75-76 : voir note 25.
42. P. 186-189 : voir note 6.

à la philosophie du temps, a été un événement décisif qui a peut-être marqué pour Origène le début de sa vie d'écrivain. En effet, ramené à l'orthodoxie, Ambroise obligera son maître à donner précisément cette nourriture intellectuelle qui lui avait manqué et mettra pour cela à sa disposition des moyens de travail considérables. Le texte le plus significatif à ce sujet se trouve dans la préface du Livre V du *Commentaire sur Jean* conservée par la *Philocalie* [43].

Quand nous pensons au comportement de nombre de théologiens ou de chrétiens contemporains à l'égard de la triade des « Pères » du XX[e] siècle, Freud, Nietzsche et Marx, ou de ce que l'on appelle les « sciences humaines », les enseignements d'Origène, comme ceux de son prédécesseur Clément, nous semblent avoir une certaine actualité : d'une part la nécessité de les étudier ; de l'autre le danger que cette étude présente — « nombreux sont les frères de l'Iduméen Ader ! » — pour qui ne garde pas au cœur l'amour exclusif de l'unique sagesse du Christ : « Une seule est ma colombe, ma parfaite, etc. »

Cependant, en ce qui concerne l'utilité des sciences profanes, il est point que nous ajouterions aujourd'hui à ce qu'ont dit les deux Alexandrins chrétiens : ils ne l'ont pas perçu, car il leur aurait fallu pour cela une notion précise de ce qu'est le développement de la doctrine chrétienne au cours des âges. Le processus par lequel l'Eglise prend de plus en plus conscience, le long de son histoire, de tout ce que contient et implique le message que le Christ, Parole de Dieu, Dieu parlant aux hommes, a donné à ses apôtres, non seulement par ses paroles, mais par ses actes et ses gestes humains, sa personne, toute sa vie, peut être comparé à la croissance intellectuelle de l'enfant qui, devenant adolescent, puis adulte, puis homme mûr, puis vieillard, prend conscience toujours plus parfaitement de ce qu'il porte en lui dès le début. En ce qui concerne l'Eglise ce développement se produit sous l'action intérieure de l'Esprit Saint que le Christ a promis à ses apôtres dans le Discours après la Cène, mais son occasion extérieure est l'accroissement de l'expérience de l'Eglise sous l'influence de divers facteurs, parmi lesquels il faut signaler son dialogue avec les cultures nouvelles qu'elle rencontre. Si l'Eglise christianise ces cultures, ces cultures en retour enrichissent l'Eglise et l'aident à devenir plus consciente de ce qu'elle porte en elle dès le début, la révélation du Christ.

*
* *

43. *Commentaire sur Jean* V, 8 ou *Philocalie* V, 8 : édit. C. BLANC, *Sources Chrétiennes* 120, 1966, p. 388-391.

Le second sujet que nous avons annoncé, celui de la recherche théologique, est lié étroitement au précédent dans la mentalité catholique postconciliaire. En effet un des aspects essentiels de Vatican II a été la prise de conscience d'un changement de culture qui condamnait une Eglise s'exprimant à travers des schèmes issus en partie du Concile de Trente et de la Contre-Réforme, en partie du XIII[e] siècle, à n'être plus qu'une « voix criant dans le désert ». A plusieurs reprises au cours de son histoire l'Eglise a dû s'arracher à une culture qu'elle avait contribué à modeler et où elle était à l'aise, pour s'exprimer dans une nouvelle qui était la seule à être comprise de ses contemporains. Le premier de ces changements, à l'aube de son histoire, a été inauguré par saint Paul qui a détaché l'Eglise naissante de son ambiance sémitique originelle pour la confronter à la grande civilisation du monde méditerranéen d'alors, l'hellénique. Il y a à ce comportement une double raison. Une raison théologique : le Christianisme est transcendant à toute culture et n'est lié irrévocablement à aucune, même s'il ne peut s'exprimer concrètement qu'à travers une culture ; sa vocation universelle l'oblige à christianiser toutes les cultures. Une raison pastorale ensuite : si l'Eglise chrétienne était restée une sorte de secte juive, elle aurait dû renoncer à convertir les Grecs et les autres peuples, donc à sa vocation universelle. C'est pourquoi en notre temps où l'Evangile a été prêché sur toute la terre, ce n'est pas dans une culture, mais dans une pluralité de cultures que l'Eglise doit exprimer sa foi. Tout cela suppose une théologie en recherche avec ses difficultés et ses périls, en recherche d'expression dans des mentalités nouvelles, certes, et aussi en recherche de solutions pour les problèmes nouveaux qui se posent à l'humanité.

C'est ici que nous retrouvons Origène et son *Traité des Principes* [44], à condition de considérer ce livre d'un regard strictement historique et de soumettre à une critique serrée nos informateurs des IV[e] et VI[e] siècles qui n'ont guère eu ce regard historique. Sur l'Eglise minoritaire et persécutée d'Origène ils ont projeté les exigences de l'Eglise triomphante de leur temps sans voir l'abîme qui les séparait et sans percevoir l'importance que représentait pour celle d'Origène la conversion de la philosophie grecque. Ils ont interrogé Origène en fonction des hérésies qui leur étaient contemporaines, surtout de l'arianisme, sans guère connaître celles auxquelles Origène s'était affronté. Ils ont jugé Origène à partir du progrès doctrinal occasionné par la réaction à l'arianisme et l'ont compris d'après le vocabulaire théologique de leur époque, qui s'était précisé sur quelques points importants. Ils n'ont pas su

44. Voir H. CROUZEL, *Qu'a voulu faire Origène en composant le* Traité des Principes *?*, dans *Bulletin de Littérature Ecclésiastique* 76 (1975) 161-186, 241-260.

distinguer la doctrine d'Origène des différents origénismes contemporains et l'ont lue en fonction soit de l'origénisme du IV^e siècle avec Evagre le Pontique, soit de celui du VI^e siècle avec Etienne bar Sudaïli. Ils n'ont d'ailleurs pas fait d'Origène une étude systématique et assez souvent n'ont guère eu l'idée d'aller chercher la clef d'un passage difficile dans d'autres textes de son œuvre. Enfin, *last not least,* ils n'ont pas vu ce qu'était une théologie en recherche, ou pour employer l'expression du temps, une théologie qui s'exprime « par manière d'exercice » — *exercitium,* γυμνασία —, et tout ce qu'Origène a exprimé γυμναστικῶς, « par manière d'exercice », ils l'ont considéré comme présenté δογματικῶς, « par manière de doctrine », sans comprendre le genre littéraire du *Traité des Principes.* Les citations et interprétations de Jérôme dans la *Lettre à Avitus* et celles de la *Lettre à Ménas* de Justinien expriment de façon apodictique des opinions qui constituaient seulement un côté d'une alternative dans une discussion, attribuent à l'auteur lui-même des idées qu'il présente et discute sans les faire siennes, suppriment les particules, si fréquentes dans les œuvres conservées en grec, par lesquelles Origène marque ses hésitations et ses incertitudes, et ne se font pas faute de prolonger sa pensée par des conclusions « logiques » qu'il n'a pas tirées. Certes, Jérôme n'ignore pas ce que c'est que d'écrire γυμναστικῶς, mais il caricature cette manière de s'exprimer dans la *Lettre 49 à Pammachius,* la réduisant à un manque de franchise [45].

L'intention de procéder « par manière d'exercice » est manifestée clairement par la préface du *Traité des principes.* Après avoir souligné que les dissensions entre chrétiens que produit l'existence des hérésies viennent de ce que certains ne respectent pas la règle de foi, identifiée avec « la prédication ecclésiastique transmise à partir des apôtres par ordre de succession et conservée dans les Eglises jusqu'à présent » [46] et avant d'énumérer les divers points de foi [47] qu'enseigne cette « tradition ecclésiastique et apostolique », Origène écrit [48] :

> Il faut en effet savoir que les saints apôtres, lorsqu'ils ont prêché la foi au Christ, ont transmis très clairement à tous les croyants, même à ceux qui semblaient trop paresseux pour s'adonner à la recherche de la science divine, tout ce qu'ils ont jugé nécessaire. Mais les raisons de leurs assertions, ils ont laissé la tâche de les rechercher à ceux qui mériteraient les dons les plus éminents de l'Esprit et surtout qui auraient reçu du même Esprit Saint la grâce de la parole, de la sagesse et de

45. 13 : édit. J. LABOURT, II, 133-134.
46. *Traité des Principes* I, Préface 2 : édit. H. CROUZEL - M. SIMONETTI, *Sources Chrétiennes* 252, 1978, p. 78-79.
47. *Ibid.,* 4-10 : 80-89.
48. *Ibid.* 3 : 78-81.

la connaissance [49]. Des autres réalités ils ont affirmé leur existence, mais ils n'ont pas parlé de leur manière d'être et de leur origine, assurément pour que dans la suite les plus zélés, dans leur amour pour la sagesse, aient de quoi s'exercer (*exercitium habere possent*) pour montrer les fruits de leurs capacités, quand ils se sont préparés à devenir dignes et capables de recevoir la sagesse.

Nous avons dit qu'en rédigeant le *Traité des Principes* Origène visait les chrétiens qui voulaient connaître les réponses que l'Ecriture pouvait apporter aux problèmes qui se posaient à la philosophie du temps et auxquels cette dernière prétendait donner des solutions : des réponses plus conformes à la règle de foi que celles qui attiraient trop de croyants vers la gnose. Mais Origène s'avançait alors sur un terrain à peu près neuf, sur lequel ses prédécesseurs ne s'étaient guère aventurés bien loin, et il ne pouvait prétendre à autre chose qu'à un essai. Le texte que nous venons de citer est remarquablement commenté par Pamphile de Césarée dans son *Apologie pour Origène* [50] :

> Quant à ce qui selon lui n'est pas prêché de façon manifeste et définie dans l'Eglise, il se sert des opinions et des pensées qui ont pu lui venir à l'esprit à son sujet quand il en discute et quand il en traite, plutôt que d'affirmations certaines et définies. Et non seulement dans les livres que nous avons mentionnés plus haut, mais dans tous ceux où il explique l'Ecriture, il a coutume de suivre cette conduite, et principalement dans ceux où il expose plusieurs interprétations du même passage, en affirmant que, pour ne pas omettre quelque chose que l'on pourrait dire, il présente plusieurs avis différents, selon les pensées qu'il a pu avoir.

En effet le domaine de la recherche théologique s'étend à ce qui n'est pas nettement déterminé par la règle de foi. En ce qui concerne Origène il nous faut, pour en juger, faire l'effort de remonter à la règle de foi de son époque, bien moins développée qu'elle ne le sera dans la suite, même au IV[e] siècle, et avoir une notion claire de ce qu'est le développement du dogme : on doit aussi faire une étude suffisamment précise du *Traité des Principes* et de l'ensemble de l'œuvre pour peser à sa juste valeur, sans en majorer l'importance, le degré d'affirmation et d'acquiescement qu'il donne à chacune des propositions contenues dans ses livres. Cela est vrai aussi pour les exégèses spirituelles. Quand il ne les a pas trouvées dans le Nouveau Testament, il ne les propose que comme occasions de réflexion ou de contemplation et se déclare souvent prêt à les abandonner si quelqu'un trouve mieux. Sa manière de procéder est ainsi décrite par Pamphile [51] :

> Nous cependant, nous constatons fréquemment qu'il parle avec une grande crainte de Dieu et en toute humilité lorsqu'il s'excuse de présenter

49. *1 Co 12, 7* ss.
50. *PG* 17, 552 C.
51. *Ibid.*, 543 C ss.

ce qui lui vient à l'esprit au cours de discussions très poussées et d'un examen abondant des Ecritures : dans son exposé il a fréquemment coutume d'ajouter et d'avouer qu'il ne prononce pas comme un avis définitif, ni qu'il exprime une doctrine établie, mais qu'il recherche dans la mesure de ses forces, qu'il discute le sens des Ecritures et qu'il ne prétend pas l'avoir compris de façon intégrale ni parfaite : il dit que sur bien des points il a plutôt un pressentiment, mais qu'il n'est pas sûr d'avoir atteint en toute chose la perfection ni la solution intégrale. Parfois nous le voyons reconnaître qu'il hésite sur de nombreux points à propos desquels il soulève les questions qui lui viennent à l'esprit : il ne leur donne pas de solution, mais en toute humilité et vérité il ne rougit pas d'avouer que pour lui tout n'est pas clair. Nous l'entendons entremêler fréquemment à ses discours des paroles qu'aujourd'hui même les plus ignorants de ses détracteurs ne daigneraient prononcer, à savoir que si quelqu'un parle ou s'exprime sur ces sujets mieux qu'il ne le fait, il est préférable d'écouter celui qui parle mieux que lui-même. En outre, nous le voyons parfois donner du même sujet des explications différentes : et en toute révérence, comme quelqu'un qui sait qu'il parle des saintes Ecritures, après avoir exposé les nombreuses idées qui lui sont venues à l'esprit, il demande à ceux qui le lisent d'éprouver chacune de ses affirmations et de garder ce qu'un lecteur prudent aura jugé plus juste ; cela assurément parce qu'il ne lui échappait pas que toutes les questions qu'il avait soulevées et discutées ne devaient pas être tenues pour dignes d'approbation et pour définitivement arrêtées, étant donné que, selon notre foi, il y a dans les Ecritures bien des choses mystérieuses et cachées dans le secret.

Pamphile cite ensuite un passage d'Origène [52] dans la préface du *Commentaire sur la Genèse* sur l'impossibilité pour l'homme de connaître adéquatement le divin en dehors d'une révélation et même de comprendre complètement le sens de ce qui est livré par l'Ecriture. Il faut, certes, chercher, car le Seigneur invite à scruter les Ecritures, mais ne pas majorer le degré de certitude de ce que l'on a trouvé, car ce serait « ignorer son ignorance ».

Ces indications de Pamphile nous semblent rendre compte avec plus d'exactitude de la manière dont Origène s'exprime dans le *Traité des Principes* et dans l'ensemble de son œuvre que les exposés nombreux du « système » d'Origène obtenus au prix de simplifications et de réductions drastiques dans la matière du *Peri Archôn* et en faisant abstraction du reste de l'œuvre. On vient de voir que l'objet de cette théologie en recherche n'est pas la règle de foi, ou en d'autres termes la tradition remontant aux apôtres et transmise par l'Eglise, car elle n'est pas remise en cause : c'est tout ce qui est lié à cette règle de foi sans être clairement résolu par elle, notamment la réponse qu'elle pourrait apporter aux grands problèmes qui se posent à la conscience du temps, ceux que s'efforce de résoudre la philosophie grecque, comme nous le voyons dans le *Traité des Principes*. Origène essaie de parvenir à une solution

52. *Ibid.* 544 B-c.

à l'aide de l'Ecriture et du raisonnement, ainsi que des éléments que la philosophie lui fournit, en les adaptant au contexte chrétien. Quand à ce sujet nous parlons de l'Ecriture, il ne s'agit pas de ce qu'elle dit clairement, car cela est devenu la règle de foi, mais de ce qu'elle contient ou implique plus ou moins confusément, ou qui paraît plus ou moins conforme à son esprit.

Cette théologie en recherche conserve un caractère problématique, elle donne plutôt des essais de solutions que des solutions fermes. Parfois, dans le *Traité des Principes,* Origène discute entre deux ou même trois positions possibles et assez souvent il ne conclut pas, laissant la décision au lecteur, bien que le reste de son œuvre parvienne dans un bon nombre de cas à une décision plus ferme. Il lui arrive, comme Pamphile le remarque à propos de la « métensomatose » (métempsychose) [53], d'exposer avec toute leur force les arguments de ceux qui soutiennent telle théorie, tout en marquant à la fin son désaccord : on ne peut juger que ce que l'on connaît et après avoir fait un effort sincère de pénétration. Enfin les solutions proposées sont présentées en toute modestie, une modestie qui respecte la liberté du lecteur et qui accepte d'avance la possibilité d'une contradiction ou du moins d'une solution meilleure. C'est à ce prix seulement qu'une théologie en recherche peut faire excuser ses faux pas inévitables.

Certes la règle de foi est en notre XX[e] siècle plus développée qu'au temps où vivait ce pionnier de la théologie : mais tout n'est pas à mettre sur le même plan à l'intérieur de la tradition et on ne peut accorder la même valeur à l'affirmation des points fondamentaux et aux explications qui leur ont été apportées dans la suite de l'histoire et sont toujours plus ou moins dépendantes de données culturelles susceptibles de changements. Et, en théologie comme en histoire, le maintien d'une possibilité de discussion entre théologiens ou historiens est un antidote aux échecs éventuels d'une recherche théologique ou historique, qui conserve alors clairement son caractère de recherche sans le cacher sous une apparence de dogmatisme.

*
* *

Une des causes importantes des malheurs posthumes d'Origène vient de ce que ses détracteurs des IV[e] et VI[e] siècles ne percevaient guère l'exigence des deux points que nous avons exposés. La nécessité de donner une réponse chrétienne aux problèmes qui se

53 *Ibid.* 607 C.

posaient à la sagesse païenne et de s'enrichir de tout ce qui était acceptable dans cette dernière, éprouvée si vivement par Clément à la suite de Philon et par Origène après la conversion de son disciple Ambroise, n'est plus guère ressentie par Epiphane ou par Jérôme, à la différence d'autres de leurs contemporains comme les Cappadociens, Ambroise de Milan et Augustin. La philosophie grecque ne leur apparaissait plus comme l'une des puissances du temps qui méritait encore d'être christianisée et assimilée. Avec la conversion de Constantin une sorte d'interaction réciproque a commencé à s'établir entre l'Eglise et l'Etat, entre l'ordre religieux et l'ordre civil, vivant de plus en plus en symbiose. La règle de foi revêt alors les caractères juridiques de la loi et chez des esprits moins ouverts, trop préoccupés de surcroît par la lutte contre l'hérésie, l'orthodoxie tend à devenir totalitaire, rendant suspecte une théologie qui essaie de prolonger, en l'assumant, le donné transmis et ne lui pardonnant pas ses échecs, jugés d'ailleurs sans esprit historique et avec peu de sens du développement du dogme.

Cette mentalité, bien des chrétiens contemporains, certes, peuvent la comprendre, car ils ont connu, il n'y a pas si longtemps, quelque chose d'approchant. Une prise de conscience plus récente des changements culturels intervenus et de la nécessité d'une recherche théologique qui en est la conséquence a donné aux patrologues plus de compréhension des conditions dans lesquelles Origène a composé son *Traité des Principes* et a contribué à provoquer le renouveau actuel des études origéniennes.

F 31068 Toulouse Cedex Henri CROUZEL, S.J.
22, rue des Fleurs